
**hommes
& migrations**

Hommes & migrations

Revue française de référence sur les dynamiques migratoires

1306 | 2014
Écriture et migration

Saisir, transcrire, traduire des récits de vie de migrantes hispanophones

Delphine Leroy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2809>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.2809](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2809)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 93-99

ISBN : 978-2-919040-27-8

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Delphine Leroy, « Saisir, transcrire, traduire des récits de vie de migrantes hispanophones », *Hommes & migrations* [En ligne], 1306 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2809> ; DOI : [10.4000/hommesmigrations.2809](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2809)

Tous droits réservés

SAISIR, TRANSCRIRE, TRADUIRE DES RÉCITS DE VIE DE MIGRANTES HISPANOPHONES

par DELPHINE LEROY, *doctorante en sciences de l'éducation et anthropologie de l'écriture, Centre de recherche universitaire Expérience, ressources culturelles, éducation (Experice), université Paris-VIII/EHESS.*

La transcription des récits de vie des migrants pose à l'anthropologue de multiples défis. Il est difficile de rendre lisible un parcours personnel sans trahir la texture, souvent opaque, de son expression. La traduction oscille sans cesse entre le respect de la parole recueillie et la trahison toujours possible dans le passage de l'oral à l'écrit. Au-delà du choix des mots, il s'agit pour le/la chercheur(e) d'établir un équilibre fragile entre sa propre subjectivité face au récit et sa fonction de passeur.



Au moment où l'ethnographe doit choisir les mots pour écrire les récits collectés lors de son enquête, les différentes manières de relater ces histoires s'imbriquent selon des postures à la fois éthiques et méthodologiques. S'imposent alors ces questions que des générations de chercheurs n'ont guère résolues : le récit des personnes réalisé dans le cadre d'une recherche n'est-il pas une forme de fiction visant à valoriser une posture ? Comment le/la chercheur(e) peut dépasser ce leurre du réel tout en respectant le sens de la parole donnée ?



L'écriture comme formation à la recherche

Dans le prolongement de Marc Augé, qui affirme que "toute grande monographie est aussi expérience de formation ; c'est sa part de littérature¹", postuler qu'écrire pour rendre compte d'une recherche se révèle être un apprentissage à part entière implique une vision de l'écriture comme acte expérientiel et

1. Marc Augé, *La Vie en double. Ethnologie, voyage, écriture*, Paris, Payot, 2011, p. 267.

transformateur. Entre 2010 et 2012, j'ai rencontré² des femmes hispanophones qui apprennent le français et qui ont accepté de me raconter leur histoire, notamment à travers leur relation à l'écrit. C'est au moment de la restitution de l'enquête ethnographique, que s'est posée de manière aiguë la question du mode d'écriture des récits collectés. Quelles sont la place du chercheur (son implication dans le récit, l'usage ou non du "je") et celle des personnes rencontrées dans le récit final ? Cette question va demander un long "voyage" intérieur, comme le dit Marc Augé : *"L'écriture anthropologique n'est pas n'importe quelle écriture : elle traite d'autres auxquels l'ethnologue n'a accédé qu'au terme d'un voyage, voyage intérieur et déplacement dans l'espace simultanément. Elle naît d'une expérience empirique dans*

C'est au moment de la restitution de l'enquête ethnographique, que s'est posée de manière aiguë la question du mode d'écriture des récits collectés.

laquelle l'anthropologue est impliqué et dont elle doit rendre compte pour être honnête, c'est-à-dire aussi proche que possible du réel³."

Plusieurs étapes se succèdent avant cette mise à l'écrit : l'écoute qui s'est déroulée dans des langues hybrides : mi-espagnol, mi-français, parfois même dans un espagnol non conventionnel⁴ ; les prises de notes pendant ou après les rencontres ; les réécoutes successives des enregistrements de certaines conversations et leur transcription ; l'élaboration d'une histoire de vie d'après ces éléments, puis l'analyse de certaines parties en regard – ou en prenant appui sur – d'autres écrits (scientifiques, littéraires, de témoignage). Au fil de ces étapes, qui constituent la temporalité de la recherche, la subjectivité du scripteur est sans cesse activée, dans la mesure où *"toutes les descriptions ethnographiques sont artisanales, ce sont les descriptions du descripteur, pas celles du décrit⁵"*. Signaler que le chercheur n'élabore pas le récit de la situation mais bien celui qu'il a perçu du moment

partagé permet de restituer les tensions inhérentes aux résultats produits et d'ouvrir l'analyse à celui ou celle qui les lit.

De l'échange des paroles au don de l'écrit

J'avais projeté que le contre-don de la situation d'enquête pour les femmes interrogées soit le récit reconstitué de l'histoire que chacune d'elles avait bien voulu me livrer. J'avais envisagé de leur remettre une copie papier reliée de chaque première version et de la lire le cas échéant à voix haute afin que chacune puisse faire ses commentaires⁶.

Il me paraissait inacceptable de ne pas leur restituer l'écrit produit et de le figer sans leur laisser un droit de regard. Cet enjeu d'une lecture où chacune d'elles puisse se retrouver pleinement dans les mots utilisés représentait une première et indispensable validation de ma compréhension des entretiens à travers leur restitution. Parallèlement, les femmes rencontrées formulaient leur désir d'un livre comportant leur récit. Ma prudence à ce sujet n'a pas évité la répétition et la récurrence des demandes. Était-ce une forme de reconnaissance de ce qu'elles étaient, de leurs parcours, ou une volonté de s'exposer ? À travers la narration de leur vie, elles souhaitaient presque réhabiliter les parcours des femmes migrantes souvent dévalorisées, se saisissant du fantasme éditorial que j'éveillais en elles. *"La relation dialogique permet, en effet, l'émergence du sujet, lesté du bagage biographique qui fait tout l'intérêt de notre quête. S'il s'en tient là, l'enquêteur n'est qu'un veilleur. Être plus que cela, un éveilleur pour ainsi dire, exige non seulement de susciter le récit, mais aussi de restituer le contexte historique et social dans lequel se déroulent les événements relatés"*, indiquent Isabelle Lacoue-Labarthe et Sylvie Mouysset⁷.

2. Dans le cadre de ma thèse en anthropologie et sciences de l'éducation intitulée "Apprenantes en alphabétisation ou écrivaines : quels enjeux d'auteurisations ? Écritures de femmes migrantes hispanophones et identités en mouvement".

3. Marc Augé, *op. cit.*, p. 267. 4. L'une des femmes interrogées était d'origine quechua et n'avait pas une maîtrise assurée du castillan.

5. Clifford Geertz, *Ici et Là-Bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996, p. 143. 6. Toutes n'avaient pas une maîtrise aisée de la langue française. Voir Delphine Leroy, "Écritures de femmes déclarant ne pas écrire. Quatre femmes latino-américaines à Paris", in *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 12, Paris, ARES, 2013. 7. Isabelle Lacoue-Labarthe, Sylvie Mouysset, "La mémoire et l'oubli : écrire l'exil", in *Diaspora*, n° 22, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2013, p. 12.

© HENRI BOKILO-BOURSIER, 2014

La restitution sur papier de leurs récits, si je m'appuyais sur leurs demandes, aurait dû être une étape importante vers ce projet qui semblait être constitutif de leur volonté de me parler. Or les faits ont, à ma grande surprise et à mon grand désarroi, montré tout le contraire.



Procédés et processus d'une mise en écrit

Qu'est-ce que le chercheur veut laisser lire du récit d'autrui ? De la voix anonyme qui trouve le moyen de se dire au porte-parole exemplaire d'une minorité en quête de légitimité et de reconnaissance, il n'est pas étranger aux postures idéologiques qui accompagnent son objet de recherche. Alban Bensa rappelle à ce titre que *“les savoirs dont les rapports sociaux de recherche sont porteurs touchent ainsi de part en*

*part au politique parce qu'aucune parole n'est dissociable du statut de celui ou de celle qui la profère, qu'il s'agisse de la personne interrogée ou de l'ethnologue qui la questionne puis qui écrit à son propos*⁸. Travailler sur la migration avec des migrants nécessite une mise à distance critique des débats et des positionnements de la société dans laquelle vivent les deux protagonistes de la relation et dont leurs discours sont habités. Quels éléments sont au travail à travers les étapes solitaires de la restitution ou de la reconfiguration des récits oraux en support imprimable ? Aux questions sur les écritures possibles se juxtaposent celles des lecteurs potentiels. Savoir pour qui écrire donne des éléments de réponse au comment écrire. De manière inconsciente, beaucoup de lecteurs “idéaux” se bousculent dans les pages en plus des lecteurs académiques ou de la communauté des chercheurs : les femmes interviewées, les femmes qui auraient pu l'être, les hommes qui les côtoient,

8. Alban Bensa, Didier Fassin, *Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008, p. 325.

les formateurs qui les suivent, les personnes qui les stigmatisent et celles qui les valorisent.

Traces et remémorations : la voix comme support de l'écriture

La période de retranscription des entretiens enregistrés se transforme en véritable quête de sens, de traque des mots perdus, trop vite envolés, inaudibles, où je peine et compte le lent déroulé du minutage parcouru, où je jubile devant la richesse de ce qui est dit et angoisse à l'idée de ne pas parvenir au bout de tout ce qui m'a été donné par ces voix qui résonnent encore dans mon oreille bien après que je le ai figées à l'écrit. Cette transcription, retranscription, nouvelle écriture de mots déjà transformés par l'enregistreur, est une épreuve. L'épreuve des traces qui se re-présentent à moi, re-présentation partielle des rencontres qui ont façonné ce travail. L'épreuve ethnographique telle *"une prise de risque qui commence dans la relation d'enquête et se prolonge dans le travail d'écriture"*. Les fruits de ce travail sont en grande partie invisibles. Seule apparaît une discussion orale, assez illisible une fois transformée. La bande sonore est une trace d'un moment partagé, vécu avec la personne. Elle n'est en aucune manière la réalité de ce moment déjà achevé, bien plus complexe. En cela, il s'agit d'un véritable travail de remémoration où, à travers l'écoute, reviennent des odeurs, expressions, attitudes, environnements, sensations. Parfois même des sensations de malaise ou de grande complicité. *"La trace re-présente le passé en différé¹⁰"* et les éventuels différends causés par la distance temporelle incitent à la *"refiguration¹¹"*. Mais cette trace est fragmentaire, partielle, sinon partielle, reconfigurée. Elle est comblée, réécrite de mon point de vue. Quant à la gestuelle, aux postures, mouvements expressifs, jeux de regards, ils sont restés dans nos mémoires ou nos oublis.



Transcrire : réduire ?

Une question s'imisce et me préoccupe, durant cette étape précise et longue : celle de la langue. Comment traduire cet espagnol mêlé de français, comment traduire ce français qui n'a de sens que parce qu'il est précédé d'une phrase en espagnol ? Faut-il traduire tous ces entretiens ? À cette question réitérée, la réponse affirmative, constante et étonnée, fonctionne comme une évidence : n'importe quel lecteur doit comprendre ce qui est dit. Cependant, la fluidité qui en résulte me dérange, quelque chose m'échappe, une gêne face à une fausse transparence. Que va-t-on saisir de plus par ma traduction ? Ne risque-t-on pas de comprendre moins ou de comprendre différemment ?

"L'opacité du sujet est peut-être une conséquence de ce qu'il est conçu comme un être relationnel, un être dont les relations primitives et primaires ne sont pas toujours totalement accessibles au savoir conscient. Les moments de méconnaissance de soi ont tendance à émerger dans le contexte de relations qu'on entretient avec les autres. Je suggère par là que ces relations font appel à des formes primaires de relationalité qui ne sont pas toujours adaptées à la thématization explicite et réflexive", dit Judith Butler¹². Le choix, l'intrication de langues ou de langages particuliers participent de cette opacité qui donne du relief et de la consistance à la personne : elle n'est pas réduite à un stéréotype dans lequel on peut lire "à livre ouvert", elle existe aussi par ses énigmes, son style.



Traduire : trahir ?

Je ne suis de surcroît pas traductrice. Quelques expériences en la matière (avec le programme de recherche de l'Office franco-allemand de la jeunesse sur les histoires de vie de jeunes avec un arrière-fond

9. Didier Fassin, "Introduction. L'inquiétude ethnographique", in Alban Bensa, Didier Fassin, *op. cit.*, Paris, La Découverte, 2008, p. 13.

10. Jacques Derrida, *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil, 1967. 11. Paul Ricœur, *Temps et récit. T. 3 : Le Temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.

12. Judith Butler, *Le Récit de soi*, Paris, PUF, 2007, p. 20. 13. Vera King, Burkhard Müller (dir.), *Lebensgeschichten junger Frauen und Männer mit Migrationshintergrund in Deutschland und Frankreich. Interkulturelle Analysen eines deutsch-französischen Jugendforschungsprojekts*, Münster, Waxmann, 2013.

migratoire¹³) m'ont montré la difficulté pour qu'une traduction soit un tant soit peu fidèle à la situation originelle. Permettre un accès plus aisé au matériau paraît pertinent, mais pas au prix d'une facilité qui trahirait la version originale : la parole prononcée par les personnes. La question maintes fois posée s'impose alors comme un choix fort : ne pas traduire les entretiens, s'y référer dans leur langage initial.

À l'instar des documents produits par des scribes en partie illettrés du XVIII^e siècle analysés par l'historienne Arlette Farge¹⁴, je tente de restituer une oralité par un écrit atypique. *“En déficit par rapport à la norme, cette action fautive par rapport à l'emploi traditionnel de la syntaxe et de la grammaire intervient pour infléchir le monde, vivre de et avec lui, et se reconnaître.”* Il permet aussi à l'historien ou tout simplement au lecteur *“d'entrer davantage dans la pensée de qui a maladroitement écrit¹⁵”*. Le sens et l'analyse émergent des mots produits, surtout s'ils sont en décalage avec une norme. Traduire, c'est interpréter, donner un sens, une direction au mot. Traduire, c'est déjà trahir, apporter une vérité, sa vérité sur le mot.

En ce sens, la transcription est déjà une traduction d'un moment achevé. Alors, traduire une traduction paraît soudain sans fin et sans issue. Que restera-t-il au final des paroles des personnes après ces passages successifs dans mes grilles d'interprétation ? Peut-il seulement en subsister assez de matière qui ne soit pas mienne ?

Un processus de légitimation de la recherche

Deux ans après cette étape, je confierai transcriptions, bandes et reconstitutions des récits à une doctorante mexicaine vivant en France, Cinthya Estrada. Alors qu'il m'apparaissait impossible de confier la tâche première à autrui, la légitimation par vérification s'est présentée comme indispensable avant de finaliser mon analyse. Données dont je voulais avoir la preuve de la véracité.

Les erreurs interprétatives se situaient selon elle sur les mots d'argot, les tournures de phrase et le vocabulaire non “hispaniques”. L'accent aussi : elle retrouvait chez ces femmes, parfois, sa propre manière de parler, une articulation des syllabes, des intonations que je n'avais pas saisies. Mais, selon elle, mes erreurs ne pouvaient dévoyer le sens ou l'analyse portée sur les entretiens. Cette vérification a permis de lever le doute et d'affirmer la parole d'autrui sans crainte. Cinthya Estrada a été le tiers qui a permis de lever le voile sur la réalité tangible des rencontres évoquées, en ne laissant pas ma seule subjectivité opérer.

Restituer des récits

Nouvelle étape d'écriture, nouvelle transformation du “matériel” initial : la phase d'élaboration des histoires de vie commence. Au moment de reconfigurer en histoires les récits collectés, une interrogation me submerge : comment, dans quel style, avec quels a priori vais-je pouvoir mettre en mots les bribes d'histoire collectées ? Comment les mettre suffisamment en valeur pour que le lecteur soit curieux et attentif au parcours des personnes ? Comment rendre la dynamique ou la langueur des conversations sans user de fards grotesques, de procédés faciles et éloignés des moments partagés ?

Je voudrais, par la lecture, inspirer du respect pour les personnes. Que chacun puisse s'approcher de ce que sont ces femmes migrantes, de ce qu'elles expérimentent au quotidien, sans pour autant enjoliver ou dramatiser les événements, ni rendre héroïques ou victimiser les protagonistes. Qu'elles-mêmes puissent lire les récits en reconnaissant à la fois leurs mots et leur histoire. Une juste mesure entre ce que je perçois d'elles et ce qu'elles donnent à raconter d'elles à travers mon filtre. Comment ne pas trahir par mes

Traduire, c'est interpréter, donner un sens, une direction au mot. Traduire, c'est déjà trahir, apporter une vérité, sa vérité sur le mot.

interprétations, mon style, mes raccourcis et mes approximations linguistiques, le sens des paroles captées ? La description brute des récits me paraît impossible : réagencer les discours pour les ordonner dans un texte construit, avec les choix, les coupes, les rapprochements que cela suppose, est déjà de l'ordre d'une première analyse du discours qui se terre ou fait taire sans dire son nom. Une pré-analyse qui sélectionne les passages "intéressants" et gomme ceux qui le sont moins, des choix opérés "en douce" dans une écriture qui se voudrait au plus près des récits oraux. Le discours s'infléchit dans une direction qui oriente, prépare l'analyse, la pose dans un cadre qui n'a rien de neutre. Or Mireille Cifali évoque la tension entre récit et analyse : *"Un discrédit est pourtant jeté sur l'histoire racontée : N'est-elle pas ce qui vient en premier à un praticien ? Il raconte ce qui s'est passé. Et le théoricien d'ajouter que ce raconter-là ne se suffit pas à lui-même, il est matériau brut de l'expérience, parfois seulement description ; on serait bien loin d'une connaissance et surtout d'une explication de ce qui s'est passé. Raconter est tout au plus reconnu comme le mode par lequel les 'gens de peu' – ceux qui n'ont pas le bagage théorique leur permettant de s'élever au-dessus de la petite histoire – témoignent de ce qui leur est arrivé avec tous leurs préjugés et illusions d'optique. Or, que ce soit au niveau d'un peuple ou d'un individu, ces histoires contribuent à forger leur identité. Il n'y a pas de peuple sans histoires dans lesquelles il se reconnaît"*¹⁶.



Histoires et reconnaissances

Il paraît important de réaffirmer que le récit est porteur et générateur de symboles, de mythes qui nourrissent les configurations identitaires. Recomposer les récits "où le sujet se retrouve sans pour autant s'y perdre"¹⁷, que le sujet soit la personne qui se raconte ou celle qui lit, devenait une tâche délicate dans laquelle la peur de trahir le discours de

l'autre s'immisçait à chaque ligne. Rendre compte de parcours humains souvent stigmatisés ou occultés par la société – femmes migrantes faiblement scolarisées – implique une volonté de légitimation respectueuse de leurs interprètes. Pour y parvenir une certaine distance était nécessaire. J'ai bâti une trame narrative identique pour les quatre récits, un schéma canalisant les discours des quatre femmes, ce qui facilite les repères pour le lecteur. J'ai décomposé les histoires produites selon six repères assez larges pour que toutes y trouvent place et suffisamment précis pour nourrir mon questionnement de recherche¹⁸. Une fois ce canevas posé, la tâche est devenue plus facile : pister dans les entretiens ce qui alimente la reconstitution et abandonner temporairement les autres sujets. Cela implique d'entrer de manière particulière dans chaque récit. Car chacun a suscité des sensations particulières lors des lectures successives. Ainsi, j'ai eu le sentiment de survoler ces entretiens au moment de les réécrire, une légèreté posée comme une nécessité d'écriture, une mise à distance impérieuse de discours déjà tellement lus et travaillés. Il fallait que je fasse taire leurs voix pour parvenir à retravailler leurs mots, les réordonner, les réincarner dans l'écriture. Faire taire leurs voix afin qu'elles puissent se lire. Peut-être est-ce un chemin du différé, de la différance, condition de l'écriture pour Jacques Derrida¹⁹.



L'écriture comme média et distance pour approcher l'Autre

Paradoxalement ou justement, la présentation des ouvrages produits par certaines femmes²⁰ écrivaines n'a pas eu du tout le même effet ni rencontré les mêmes difficultés. Chacune à sa manière avait déjà tracé sa voie d'écriture, produit sa voix narrative. Je n'écrivais pas leur histoire, je proposais une

16. Mireille Cifali, "Démarche clinique, formation et écriture", in *Réfléchir sur la pratique, un levier pour la formation professionnelle des enseignants*, Bruxelles, De Broeck, 1995. **17.** *Ibid.* **18.** Contexte de la rencontre, Situation lors de la première rencontre, Enfance, Migration et vie en France, Histoires d'écritures, Épilogue. **19.** Jacques Derrida, "La Différance", conférence prononcée à la Société française de philosophie, le 27 janvier 1968, in *Bulletin de la société française de philosophie*, juillet-septembre 1968 ; *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968. **20.** Ma thèse s'appuie également sur des écrits produits par des femmes migrantes hispanophones en France.

lecture de ce qui était une forme de réponse à mes questionnements. Je ne me sentais absolument pas redevable à Maria London ni à Silvia Baron Supervielle²¹ qui sont vivantes et qui ont les moyens de rédiger d'autres récits, de les modifier, de s'interposer face à mes interprétations. En revanche, j'ai mis un peu de temps à rendre compte du récit non publié d'Isabel (2000)²², elle-même décédée.

Judith Butler, qui a les moyens oraux et scripturaux de s'exposer à autrui, évoque la difficulté à relater cette exposition qui peut sans cesse fluctuer en fonction du contexte : *"Il existe plusieurs façons dont je peux rendre compte de moi qui peuvent potentiellement se briser et se défaire. Mes efforts pour rendre compte de moi s'écroulent en partie parce que j'adresse ce compte rendu et qu'en l'adressant je m'expose à toi. Puis-je tenir compte de l'exposition même impliquée par l'interpellation au cours de la narration ? C'est une exposition qui a lieu dans le langage parlé et tout aussi bien d'une façon différente, à travers l'interpellation écrite, mais je ne suis pas sûre de pouvoir rendre compte de cette exposition"*²³. Prendre en charge, à sa charge, l'exposition de tiers, qui n'auront peut-être pas la possibilité de refaire un nouveau compte rendu ou récit, place le narrateur en position de toute-puissance par rapport aux récits et aux personnes. C'est certainement cette tension entre toute-puissance du scripteur et éthique du chercheur qui a produit ces tiraillements de restitution.

I Identité et narration : retours, non-lectures et discordances

Ces questionnements au sujet de l'écriture sur l'autre, à la place de l'autre, n'ont d'autre source que la projection du lecteur. Une fois la réécriture des récits achevés, j'ai appelé comme convenu, individuellement, chaque femme pour lui remettre une version papier de son histoire et recueillir ses remarques.

L'une m'a répondu très gentiment qu'elle n'avait pas le temps pour le moment et qu'elle me rappellerait plus tard. Une autre avait changé de numéro de téléphone portable et n'a pas répondu aux différents emails que je lui ai adressés, elle devenait ainsi injoignable. Sur le téléphone portable de la suivante, la personne qui m'a répondu m'a dit ne pas la connaître. La dernière a insisté pour que je lui envoie par messagerie électronique le texte de son histoire. Aucune n'a donc souhaité ou eu la possibilité d'avoir, comme je me l'étais imaginé, un support matérialisé de son récit.

On peut postuler que les personnes migrantes socialement peu favorisées sont soumises à des situations de précarité qui produisent des ruptures. Deux d'entre elles ont déménagé au moins une fois après le dernier enregistrement. Le changement d'opérateur téléphonique (vol de portable, forfait plus attrayant) était jusqu'alors synonyme de changement de numéro de téléphone et perte fréquente des contacts précédents.

Il n'en demeure pas moins que ce non-désir de restitution est étonnant. Seule celle que j'ai pu rencontrer après qu'elle eut lu son récit numériquement a pu faire un retour. Elle voulait que j'enlève (et modifie) certains aspects de sa vie personnelle *"qui sont vrais, tout ce que je t'ai dit est vrai. Toi tu le connais le vrai"*, a-t-elle tenu à me préciser à plusieurs reprises, mais dans l'hypothèse où son fils vienne à lire le récit, elle ne souhaitait pas qu'ils apparaissent comme tels. Ce n'est pas uniquement ce qui est révélé par l'écriture qui paraît important à ses yeux mais également la personne qui en serait potentiellement lectrice. C'est ainsi que le récepteur (lecteur, spectateur, auditeur, jury) réapparaît une nouvelle fois comme un élément clé du discours produit. Non seulement sa lecture est réécriture, mais l'écriture s'imprègne de sa présence. On pourrait postuler que cette écriture des voix tente de restituer par écrit une situation de polyphonie en faisant croire qu'il s'agit d'une chorale harmonieuse. ■

21. Silvia Baron Supervielle, *Le Pays de l'écriture*, Paris, Seuil, 2002 ; Maria London, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, Paris, L'Harmattan, 2003. 22. Maria Isabel Gille, *Andalouse en Bourgogne*, conservé à l'APA, n°1099, Garde mémoire n°4, écho n° 60, non publié, 2000, 100 p. 23. Judith Butler, *op. cit.*, p. 39.